

7-MÜTZENICH

Mützenich, le village à la « frontière du péché »

Entre 1948 et 1953, la contrebande de café florissait à la frontière belgo-allemande. Les livres d'histoire mentionnent cet épisode de la frontière d'après-guerre sous le nom d'*Aachener Kaffeefront*, « front du café à Aix-la-Chapelle ». Les ménages allemands appréciaient le café. Mais il était coûteux, très coûteux, les accises sur cette boisson caféinée étaient élevées. La contrebande de café était favorisée non seulement par la différence de prix entre l'Allemagne et la Belgique, mais aussi par des conditions propices telles que les enclaves résultant du tracé de la frontière par la Vennbahn. Mützenich, qui était à l'époque une enclave allemande sur le territoire belge, était le point de convergence des itinéraires des contrebandiers. L'histoire allemande contemporaine donna à ce village l'appellation « an der sündigen Grenze », « à la frontière du péché ».

Un village avec des idées qui valent leur pesant d'or

Mützenich est proche du Steling qui, culminant à 658 mètres d'altitude, est le point le plus élevé de la région urbaine d'Aix-la-Chapelle. Les premiers documents attestant l'existence du village datent de 1361. Les armoiries de la commune comportent un casque romain. En effet, on avait trouvé un casque romain lors de l'extraction de la tourbe à la fin du XVIII^e siècle. Les interprétations du nom de cette localité sont également en rapport avec un chapeau. Dans la chanson villageoise « *e Dörpsche lid im Monscher Land* », « Un petit village du pays de Montjoie », c'est le vent d'ouest, souvent rigoureux, qui est responsable du nom du village : un coup de vent, et les habitants de Mützenich voyaient leur chapeau s'envoler (« *un daropp ewischlich, häisst dat Dorp nu Mötzenisch !* », « et donc que le village s'appelle maintenant à tout jamais Mützenich ! »). Une autre interprétation est un clin d'œil à Charlemagne : lorsque, vu le froid mordant, l'un de ses serviteurs lui tendit un chapeau alors qu'il se trouvait sur son lit de fortune, il aurait repoussé celui-ci en disant « *Mütze nich* », « pas de chapeau ». L'école, l'église et la maison paroissiale n'ont été édifiées qu'au XIX^e siècle. Depuis le 1^{er} janvier 1972, Mützenich fait partie de la ville de Montjoie. Mützenich a ensuite reçu quelques fois la médaille d'or dans le cadre du concours national intitulé « *Unser Dorf hat Zukunft* », « Notre village, un village d'avenir ». Mais le titre « *Golddorf* », « village d'or », peut également être interprété différemment. Les habitants de Mützenich ont souvent fait preuve d'une créativité qui vaut son pesant d'or, ainsi qu'ils l'ont prouvé en rapport avec le traitement de « cas frontaliers ».

Négociations relatives à la frontière au lendemain de la Seconde Guerre mondiale

Comme après la Première Guerre mondiale, le territoire allemand à la frontière belge fut, après la Seconde Guerre mondiale, une zone concernée par les réparations allemandes. Après que l'Allemagne eut été libérée du national-socialisme, la frontière ouest de l'Allemagne fut tout d'abord identique à celle d'avant-guerre. Le tracé de la frontière établi par la Vennbahn devait également être pris en considération après la Seconde Guerre mondiale. Vers la fin de la guerre, certains milieux belges demandèrent toutefois de plus en plus un élargissement du royaume aux dépens de l'Allemagne. En novembre 1949, la Belgique adressa aux superpuissances alliées une demande d'intégration des cinq enclaves allemandes situées le long de la Vennbahn et des deux communes frontalières de Mützenich et de Roetgen. La Conférence des Six à Londres accueillit cette demande. En contrepartie, les maires de communes frontalières de l'Eifel demandèrent l'intégration de parties aussi grandes que possible des arrondissements de Montjoie et de Schleiden compte tenu des terrains coupés par la frontière et des liens familiaux. Pour une partie de la population frontalière allemande, il semblait intéressant de faire partie de l'État belge afin de se soustraire à la misère d'après-guerre en Allemagne de l'Ouest. À cette époque, la Belgique était un État prospère doté d'une industrie qui fonctionnait encore. Ce sont surtout les fonctionnaires et les ouvriers industriels occupés à l'étranger qui étaient contre le passage à la Belgique. Paul-Henri Spaak, qui était alors ministre belge des Affaires étrangères et fut lauréat du prix international Charlemagne de 1957, puis secrétaire général de l'OTAN, ne perdait pas de vue l'évolution de la situation politique globale en Europe : la Guerre Froide entre les Alliés occidentaux sous la houlette des États-Unis d'Amérique,

d'une part, et l'Union soviétique, d'autre part, avait commencé, et n'était pas favorable à des plans d'annexion à grande échelle.

On allait chercher du bois dans la forêt de la commune malgré l'interdiction

Suite au traité de Versailles, la Vennbahn belge fit de Mützenich une enclave. Mais la forêt de la commune était également devenue belge et les habitants de Mützenich devaient verser à l'État belge un impôt foncier à ce titre, comme convenu dans l'accord frontalier. Les ventes de bois et les droits de chasse rapportaient également de l'argent aux caisses communales. En 1944, les propriétés allemandes en Belgique furent confisquées, y compris la forêt de la commune. La Belgique autorisait certes l'abattage des arbres et l'exportation de bois, mais l'Allemagne en interdisait l'importation. Les Allemands de Mützenich n'avaient ainsi d'autre choix que d'aller chercher du bois dans leur forêt pour se procurer l'une de leurs très anciennes ressources vitales. D'un point de vue formel, il s'agissait d'un vol au sens de la loi. Mais il fallait chercher de nouvelles sources de revenu. Au début des années 50, la situation matérielle dans les communes frontalières de l'Eifel était encore déplorable.

Après la guerre, quelques habitants de Mützenich caressaient l'idée de devenir Belges

Le vendredi saint de l'an 1949, quelques jours après la fondation de l'OTAN, la Belgique renonça toutefois subitement à ses prétentions territoriales. On présume que cette décision était motivée par des raisonnements économiques ainsi que par des doutes quant à la rentabilité d'une reprise du transport de personnes sur la Vennbahn entre Eupen et Saint-Vith. Les habitants de Mützenich furent déçus de ne pas être rattachés à la Belgique. À l'époque, quelques-uns voulaient passer la frontière vers la Belgique voisine et plus riche, parmi eux le maire Johann Weishaupt, quelques membres du conseil communal et d'autres habitants. Mais il s'agissait d'une minorité, ainsi que le souligne Werner Thoma. Le maire s'adressa à Paul-Henri Spaak, alors ministre belge des Affaires étrangères, pour le convaincre de rattacher Mützenich à la Belgique. Il est évident que le gouvernement du Land, à Düsseldorf, n'apprécia pas cette révolte qui dura jusqu'à la fin de l'été 1949. Le président du district (Regierungspräsident) d'Aix-la-Chapelle suspendit le conseil communal de Mützenich et le ministre de l'Intérieur de la Rhénanie du Nord-Westphalie confirma cette décision qui avait été précédée d'une manifestation (Grenzlanddankkundgebung) appelant les habitants de Mützenich à rester Allemands. Mais on pouvait voir à Mützenich des affiches arborant le slogan « *Hoch lebe Belgien!* », « Vive la Belgique ! » On parvint finalement à calmer les esprits. L'historien Christoph Brüll estime qu'il s'agissait surtout d'un « appel au secours à l'adresse de Düsseldorf ». En effet, après que le gouvernement du Land eut envoyé de l'aide matérielle dans les régions frontalières, les protestations se calmèrent. Le traité du 24 septembre 1956 conclu entre la République fédérale d'Allemagne et le Royaume de Belgique et relatif à la rectification de la frontière belgo-allemande et à d'autres questions sur les relations entre les deux pays (Journal officiel de la République fédérale d'Allemagne de 1958, partie II, page 263) marqua le début d'une ère de confiance et de coopération. Mais elle fut précédée par l'époque de la contrebande.

La contrebande de café relançait l'économie d'une région en souffrance

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la contrebande de café était une activité lucrative. Mais elle s'inscrivait dans un contexte spécial. Les habitants des régions frontalières allemandes étaient dans le besoin, de nombreux bâtiments avaient été démolis, les prairies et les champs avaient été malmenés par les chars d'assaut. On ne conteste guère que la contrebande était en grande partie une nécessité pour survivre. Quelques contrebandiers firent aussi leur beurre. Environ deux tiers du café consommé entre 1945 et 1953 le long du Rhin et de la Ruhr provenaient de la contrebande. Dans un premier temps, les contrebandiers se limitaient à faire passer de petites quantités de la Belgique vers l'Allemagne. La consommation de café reconfortait quelque peu les Allemands dans la tristesse d'après-guerre. Mais l'avènement du deutsche Mark en 1948 rendit la contrebande de café autrement plus lucrative que celle de cigarettes. Cette situation était surtout due aux droits d'accises élevés perçus par les autorités allemandes, soit dix marks par kilogramme de

café. On pouvait acheter un kilo de café torréfié pour huit marks en Belgique et le revendre pour le double en Allemagne. Selon Walter Pohl, ancien agent du service des recherches douanières, « un contrebandier pouvait gagner en une semaine le double du traitement mensuel d'un douanier. » À ce tarif, il va de soi qu'il était possible d'exprimer sa gratitude envers l'un ou l'autre douanier pour des informations sur les horaires de service. Mais, à partir de 1948, la contrebande s'organisa systématiquement. Les porteurs de café progressaient en colonnes conduites par un guide. En 1953, les droits d'accise sur le café furent supprimés. La contrebande n'avait plus de raison d'être. Une ère se termina. Selon les estimations, quelque 1 000 tonnes de café passèrent la frontière en huit ans à partir de 1945. Représentant un chiffre d'affaires annuel de quelque 20 millions de deutsche marks, la contrebande de café a largement contribué à la reconstruction de la région d'Aix-la-Chapelle après la Seconde Guerre mondiale.

Le front du café à Aix-la-Chapelle : chars d'assaut à café, Porsche balayeuse et vélos

La contrebande de l'or brun au « front du café à Aix-la-Chapelle » rendait les contrebandiers créatifs quant au choix des moyens d'arriver à leurs fins. Parfois, le jeu du voleur et du gendarme que se livraient les contrebandiers et les douaniers ressemblait plutôt à la course du lièvre et du hérisson. On transformait des voitures blindées mises au rebut par l'armée belge en transporteurs de café torréfié ; ces véhicules n'avaient aucune peine à franchir les buissons et les haies. Mais les douaniers n'étaient pas en reste. Quelques-uns devinrent des pilotes de course au volant de deux Porsche rapides qu'ils poussèrent jusqu'à la vitesse maximale de 180 km/h. À l'avant, ces véhicules étaient équipés de balais en acier qui s'abaissaient à vitesse éclair pour débarrasser la route des clous que les contrebandiers y avaient jetés. Mais les contrebandiers étaient aussi experts dans le camouflage de leurs véhicules. Ainsi, une Porsche balayeuse arrêta un jour un corbillard et, une autre fois, un véhicule de la Croix-Rouge, chargés de café. C'est alors un chien berger entraîné pour détecter l'odeur du café qui assurait la dernière étape de l'enquête criminalistique. La situation était autrement grotesque lorsque zigzaguaient la nuit, dans la région frontalière, des cyclistes qui n'avaient pas les mollets fermes, mais plutôt des « pattes d'éléphant ». Le café caché dans des bas nylon avait glissé. Si on se faisait attraper, on écopait de trois mois de prison. Un tribunal expéditif d'Aix-la-Chapelle a ainsi jugé des centaines de cas. L'aventure ne se terminait pas chaque fois avec aussi peu de conséquences. Il y avait souvent des blessés, parfois grièvement, et même des morts. Dans son livre *Schmuggler, Zöllner und die Kaffeepanzer* (Contrebandiers, douaniers et les chars d'assaut à café), Wolfgang Trees, journaliste et historien local d'Aix-la-Chapelle rappelle que 31 contrebandiers et deux douaniers furent abattus.

Arnold Koch était l'un des contrebandiers de Mützenich

Les contrebandiers de Mützenich étaient différents de ceux du « front du café à Aix-la-Chapelle ». Ici, le milieu des contrebandiers était plutôt passif, personne n'était armé. Celui qui se faisait prendre jetait son sac de café et s'enfuyait. Cinq colonnes organisées faisaient passer du café d'Eupen vers l'Allemagne plusieurs fois par semaine. Arnold Koch, né en 1928, est l'un des habitants de Mützenich qui faisaient de la contrebande à l'époque. « Mais je n'ai jamais jeté mon sac », dit-il. Il n'a donc jamais été attrapé et n'a ainsi jamais été condamné à une peine de prison. Il raconte qu'au début, en 1946, les contrebandiers ne faisaient passer que des cigarettes et du café destinés à la consommation privée. Mais, par la suite, « de plus en plus de gens allaient chercher du café ». Il se souvient qu'en 1948 la contrebande de café démarra pleinement. Il prenait ses sacs de café à un point de livraison non loin du barrage de la Vesdre à Eupen. Puis il prenait la direction de Mützenich, à proximité de l'*Ewigkeitsschneise* parallèle à la route. On passait la frontière à une centaine de mètres seulement du bureau des douanes et on déposait la marchandise à hauteur d'une ferme. D'autres contrebandiers passaient la frontière à des points plus éloignés. Des motocyclistes transportaient alors le café vers l'intérieur du pays. Les motocyclistes et les passeurs de café ne se rencontraient guère. Les douaniers ne rencontrèrent pas non plus Arnold Koch. Les contrebandiers profitaient de situations propices au bureau des douanes. C'était le cas, notamment, lorsque les projecteurs étaient dirigés sur la route où se trouvait le point de passage frontalier et sur le bâtiment des douanes : les douaniers étaient éblouis et ne voyaient pas passer les contrebandiers. Comme

beaucoup d'autres passeurs, Arnold Koch se mettait en chemin deux à trois fois par semaine, chargé de café, pour un trajet d'une dizaine de kilomètres. Arnold Koch trouvait étrange que tant de contrebandiers suivaient la route de la contrebande. Mais il résume : « C'était une belle époque, on était libre. » Les souvenirs que Werner Thoma a gardés de la contrebande de café sont un peu différents. Une fois déposé en Allemagne, le café était transporté par d'étonnantes autos américaines. On en avait enlevé le siège, le conducteur était assis sur une caisse en bois remplie de sacs de café. Un passager était assis dans le coffre avec un sac. Mais ce sac contenait des clous qu'il jetait sur la route si les douaniers du poste frontière se mettaient à leurs trousses.

L'exode des hommes de Mützenich vers la « cour de l'Eifel »

Contrairement à d'autres, le milieu des contrebandiers de Mützenich était plutôt passif et très discret. Ce sont plutôt les retombées judiciaires qui furent retentissantes : en 1952, 52 contrebandiers attendaient leur procès à l'établissement pénitentiaire Klingelpütz de Cologne, une prison bien connue de cette époque. 45 de ces détenus venaient de Mützenich. On les accueillait déjà par ces paroles : « Bienvenue à la cour de l'Eifel ! » Selon le magazine *Der Spiegel*, le dossier, qui comportait plus de 3 000 pages, était le plus imposant depuis le procès de Nuremberg contre les criminels de guerre. En ce qui concerne Mützenich, le Parquet constatait que presque tous les jeunes hommes du village étaient impliqués dans la contrebande. Cette situation avait des conséquences grotesques. Pendant la procédure judiciaire, le club de football local, le TuS Mützenich, ne réussit pas à passer dans la division supérieure parce qu'il n'y avait pas suffisamment de joueurs. L'abbé Scheidt, le plus jeune prêtre catholique de Mützenich, se rendait auprès de ses brebis emprisonnées non seulement pour les reconforter, mais aussi pour leur donner le conseil de se taire, « personne ne doit mettre l'autre dedans ». Il plaidait pour que l'on pardonne les péchés des contrebandiers de café de Mützenich et se limite à un avertissement de la justice. Selon lui, c'est la nécessité qui les amenait à faire de la contrebande. Il se souvenait peut-être aussi du Cardinal Frings de Cologne qui, dans son allocution de la Saint-Sylvestre en 1946, considérait que, en temps de misère, « chacun peut prendre ce dont il a besoin pour se soigner s'il ne peut y accéder autrement par son travail ou par ses demandes ». Le curé Scheidt invoquait également en leur faveur le fait que les habitants de Mützenich, très liés à la Belgique, avaient de toute manière « toujours eu l'esprit européen ».

Le village frontalier de Mützenich aujourd'hui

Le 3 juin 2012, les habitants de Mützenich ont érigé un monument commémoratif aux contrebandiers d'autrefois à l'endroit du passage de la frontière vers la Belgique. Ce monument est une sculpture de bronze réalisée par l'artiste de Mützenich Klaus Gehlen. Son père était l'un des contrebandiers de Mützenich, tout comme celui de Jaqueline Huppertz, aujourd'hui à la tête de la commune. À l'époque où la contrebande florissait aux frontières, celles-ci étaient perçues comme un corset particulièrement rigide. Aujourd'hui, elles ont beaucoup changé, depuis l'accord de Schengen et l'euro, elles nous ont sensibilisés aux différences fondamentales entre nous-mêmes et les voisins, et à l'impression de rupture que constitue le fait de passer la frontière. On ne perçoit plus les frontières que comme des lignes claires sur une carte routière ou sur une carte d'itinéraires de randonnées. La circulation frontalière à petite échelle, y compris le trafic illégal, est presque devenue un souvenir folklorique. Mais cette nouvelle situation nous invite également à réfléchir à l'Europe et aux quatre libertés fondamentales qu'elle nous garantit.